

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 26/3 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.3.47794

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

comme la mise à mort des malades mentaux et des concentrationnaires jugés »indignes de vivre«, terrain d'expérimentation préalable à la »Solution finale«. Car ce qui fait la singularité du judaïsme germanophone, c'est peut-être moins, comme le pensent les auteurs, sa lutte prolongée pour une émancipation mal acceptée par la société non juive et l'effet de celle-ci sur le développement de l'antisémitisme – encore que sa dimension raciale soit plus prononcée qu'ailleurs – que la faiblesse de ses liens avec la société non juive due à la faiblesse du libéralisme politique et des traditions démocratiques. Contrepoids qui ont permis le sauvetage de quelques 6500 juifs du Danemark, mais aussi celui des trois quarts des 330 000 juifs de France.

Rita THALMANN, Paris

Marion KAPLAN, *Jüdisches Bürgertum. Frau, Familie und Identität im Kaiserreich*, Hamburg (Dölling und Galitz) 1997, 403 p.

Dans le judaïsme, l'homme commence ses prières quotidiennes en remerciant Dieu de ne pas l'avoir fait femme¹. Il n'est pas étonnant alors de trouver les femmes juives reléguées au fond de la synagogue et exclues de tous les rites, ainsi que de toute prise de décision au sein de la communauté. Les domaines, que la tradition veut bien leur accorder, sont le foyer et la famille.

Ainsi écartées (a priori) de la vie de la cité au sein de l'univers juif, elles le sont aussi de l'historiographie. Marion A. Kaplan cherche dans ce livre, paru en 1991 aux Etats-Unis et publié en allemand en 1997², à mettre en scène ces femmes et à lier leur histoire à celle des Juifs et de l'Allemagne, tout en jetant un regard nouveau, féminin, sur l'histoire juive. L'objectif principal de cet ouvrage est donc de montrer comment ces femmes juives ont organisé elles-mêmes leur histoire dans les limites que sexe, religion et appartenance ethnique leur ont imposées. Il montre alors le rôle ambivalent qu'elles ont joué au sein du monde juif en tant qu'agents d'embourgeoisement et d'acculturation au sein de la société allemande, alors qu'elles restent en même temps gardiennes résolues de la tradition juive. L'industrialisation et l'urbanisation, tout comme le succès économique et les exigences de la bourgeoisie juive influencent les représentations traditionnelles du rôle des femmes: elles vivent une évolution personnelle, qui va d'un travail fatigant dans le ménage tout en étant les collaboratrices de leurs maris, vers le rôle de mères et épouses.

C'est l'univers féminin du ménage qui joue un rôle clé pour l'analyse de la fonction des classes et des rapports entre les sexes car il est décisif pour la formation de l'identité privée et publique bourgeoise. En incluant le ménage et l'éducation des enfants dans le concept de la formation de la classe bourgeoise et de l'acculturation juive, l'auteur cherche à obtenir une image plus claire de la manière dont hommes et femmes ont défini leur appartenance à la bourgeoisie sous l'Empire.

Marion A. Kaplan s'est heurtée d'abord au problème des sources que pose une histoire des femmes car celles-ci n'ont laissé que peu de traces. L'auteur a cependant réussi à rassembler un corpus de documents (aussi bien des journaux juifs et publications des organisations que la correspondance, des journaux intimes, autobiographies, mémoires etc.) qui lui a per-

1 Nancy GREEN, *La femme juive. Formation et transformations*, in: G. DUBY, M. PERROT (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, t. III: Le XIX^e siècle, Paris 1991, p. 216.

2 Remercions les éditions Dölling und Galitz d'avoir changé le titre de l'édition originale, dont l'énoncé, »The Making of the Jewish Middle Class«, rend peu compte du véritable contenu de ce livre. La traduction allemande, effectuée par Ingrid Strobl, fait partie d'une série d'études sur l'histoire juive.

mis de bâtir cette histoire des femmes de la bourgeoisie juive. Elle définit ensuite quelques paramètres. La plupart des Juifs, au début du Deuxième Reich³, font partie de la bourgeoisie, avec une forte concentration dans les villes⁴, ce qui explique une forte culture urbaine. Ils connaissent à cette époque un grand succès économique et une puissante ascension sociale, renforçant l'antisémitisme d'une grande partie de la population allemande. Les Juifs aspirent cependant à l'intégration et à la reconnaissance en tant qu'Allemands, ce qui signifie l'intériorisation des normes culturelles de la bourgeoisie allemande. La »Bildung«⁵ devient dans ces cercles, selon les normes de la bourgeoisie, un critère de distinction. La société bourgeoise attribue aux femmes la tâche de créer cette famille conforme à la »Bildung«.

L'auteur construit son ouvrage autour de deux pôles: dans une première partie, elle présente les femmes dans le rôle traditionnel d'épouses et mères, avant de décrire, dans une seconde partie, les nouveaux destins que les femmes commencent à imaginer pour elles-mêmes.

L'idéal de l'époque, et symbole de la réussite économique et sociale, est la femme qui ne travaille pas et dispose d'au moins une bonne pour les travaux domestiques. Mais rares sont celles parmi elles qui arrivent à imiter le modèle aristocratique de la dame oisive. Elles sont responsables de la réputation de la famille, qui dépend du respect des normes de la vie privée et de son comportement de consommation. La maternité se trouve au centre de la définition juive de la féminité. Or le bannissement des femmes juives au foyer (avant celui des femmes allemandes) les amène à s'occuper plus intensivement de l'éducation des enfants et à en avoir moins (également une génération avant les femmes allemandes), inventant le modèle de la famille de deux enfants, auxquels elles inculquent les normes socio-culturelles de la bourgeoisie allemande. Cette éducation doit exprimer une identité allemande et désavouer les affirmations des antisémites selon lesquelles ces enfants seraient sales, bruyants, non sportifs et hostiles à toute discipline.

En même temps, les femmes jouent un rôle déterminant pour le maintien des traditions juives et de la famille. Exclues des rites de la synagogue⁶, le foyer devient le champ d'action de leur intérêt religieux puisqu'elles y transmettent la religion. A une époque qui, depuis le milieu du XIX^e siècle, connaît la sécularisation du monde juif en Allemagne, la femme joue le rôle central de responsable de la famille, lieu où le sentiment juif peut s'exprimer: en tant qu'observatrice du respect du sabbat, des fêtes juives et des lois alimentaires, elle transmet le judaïsme aux enfants.

Lors du mariage, c'est la dot qui joue un rôle décisif, au point d'en faire un pur marchandage et d'exclure, a priori, toute alliance d'amour. Il s'agit, pour la bourgeoisie juive, d'assurer son statut social et sa position financière, surtout face à un environnement de plus en plus hostile, afin d'assurer la continuité de la famille et de la communauté. La jeune fille reste entièrement passive pendant que des »arrangeurs« et des annonces cherchent son futur époux. Du montant de sa dot dépend tout son avenir: statut social, mode de vie, position au sein du ménage, voire le lieu d'habitation⁷. Le mariage moderne s'installe cependant à partir des années 1870, et de pures relations d'amour existent à partir de 1890 quand des hommes

3 Avant l'arrivée des immigrants juifs d'Europe de l'Est.

4 Particulièrement à Berlin où vivent un quart des Juifs allemands.

5 Comprendons un mélange d'éducation, de bonnes manières et d'érudition, avec la foi au pouvoir de la culture et de l'humanité.

6 Les Juifs libéraux cherchent à cette époque à améliorer la situation religieuse des femmes.

7 Ces pratiques matrimoniales deviennent le sujet de critiques acerbes de la part des Juifs libéraux à la fin du XIX^e siècle, mais aussi des antisémites, oubliant que la bourgeoisie allemande pratique les mêmes stratégies matrimoniales.

de la bourgeoisie épousent des femmes dépourvues de dot. Mais il faut attendre la fin de la Grande Guerre pour voir reculer l'importance de la dot véritablement, au profit des revenus venant d'une activité professionnelle de la femme.

Pour cette femme qui ne travaille pas officiellement, les loisirs signifient du travail car c'est elle qui est responsable de l'organisation du temps libre de la famille ainsi que de l'entretien des liens d'amitié et d'une hospitalité soignée. Le loisir féminin, dans ce contexte, n'est souvent qu'un changement de rythme dans leurs obligations domestiques. La famille se trouve au centre des loisirs organisés par les femmes car ils permettent de renforcer les liens. Ceci s'explique aussi par l'exclusion fréquente des Juifs de la vie socio-conviviale des villes qui frappe encore plus les femmes que les hommes. Mais les femmes profitent aussi du temps libre pour se construire une identité propre, grâce à des cercles de sociabilité et à leurs familles d'origine.

Il serait donc erroné de partir du principe d'une femme juive entièrement claustrée dans son foyer et sa famille. Les jeunes femmes juives occupent, suite à l'ouverture des universités allemandes au sexe féminin, et malgré toutes les résistances de leurs parents et la misogynie des professeurs et des étudiants, les bancs de cette noble institution: alors que les Juifs ne représentent qu'un pourcent de la population en Prusse, la part des femmes juives est de plus de 10% dans les universités prussiennes en 1911. Elles y étudient moins les matières »traditionnelles« destinées au sexe féminin car leur appartenance ethnique les exclut généralement de l'enseignement, alors qu'elles sont nombreuses dans les cours de mathématiques et de médecine. L'antisémitisme règne dans les universités, et il pousse les étudiantes juives à s'engager dans les associations libérales, voire à renforcer les rangs des organisations sionistes ou religieuses. C'est d'abord le sexisme qui représente le grand obstacle pour les étudiantes juives entre 1894⁸ et 1909, suivi par l'antisémitisme.

Il existe deux formes de travail pour les femmes juives: le travail »caché« qui, à côté des tâches domestiques, les voit aider bénévolement dans les entreprises familiales, et l'activité rémunérée d'autre part. La part des femmes juives actives augmente en Prusse entre 1822 et 1907, de 11% à 18%. Le sexisme et l'antisémitisme limitent sérieusement les possibilités de trouver un emploi. De plus, le fait qu'une femme travaille pour gagner de l'argent, est considéré comme honteux par la famille à l'exception des métiers intellectuels, comme ceux de l'enseignement. Mais l'Etat, cédant aux pressions des enseignants masculins et des groupes antisémites, limite la quantité des enseignantes juives. Le nombre de médecins féminins (dont une part de femmes juives très élevée) est minime avant 1915, et les femmes ne peuvent pas non plus devenir avocates ou juges avant 1919.

Le travail social et charitable en revanche, non rémunéré et conforme au statut social d'une famille bourgeoise, propose aux femmes juives un champ d'action et la possibilité d'acquérir une place dans la cité alors qu'elles sont encore exclues de toute activité politique⁹. Les formes de solidarité, qui font partie de la tradition juive, concernent surtout les immigrants juifs d'Europe de l'Est, victimes d'une nouvelle flambée d'antisémitisme en Allemagne et de mesures d'expulsions en Prusse. Ces activités charitables et sociales servent avant 1900 à atténuer les tensions au sein de la communauté juive, elles se transforment ensuite en plus d'efforts pour une justice sociale plus grande, sous forme de réflexion sur des réformes dans ce secteur. Charité, travail social, combat pour plus de justice sociale et pour l'égalité des femmes se retrouvent ainsi à la base de l'engagement de ces femmes, tout comme ils en définissent les objectifs. Cet activisme des femmes juives, qui les fait souvent côtoyer les femmes allemandes, s'explique par leur sexe et classe, par leurs origines intellec-

8 Avant l'ouverture des universités aux étudiantes, les femmes peuvent y suivre des cours avec une dérogation du ministère et l'autorisation du professeur.

9 Avant 1908.

tuelles et par le monstre de l'antisémitisme, tout comme il représente une issue à l'existence sans intérêt de fille »supérieure«.

Ce livre, d'une écriture dense qui n'évite pas certaines répétitions au détriment de la lisibilité, constitue un élément indispensable pour la compréhension de la société allemande depuis 1870: grâce à l'approche de l'auteur, il montre de nouveaux aspects de la vie et des représentations de la bourgeoisie juive, en mettant les lumières sur la partie féminine. Il nous fait découvrir cet univers dont il nous donne un autre aspect que celui de l'éternelle victime, sans pour autant négliger le danger de l'antisémitisme. Ce livre érige surtout un monument à ces femmes juives, qui, obligées de se battre contre le sexisme et l'antisémitisme, remplissent une fonction déterminante au sein de leur communauté, tout comme elles participent activement et efficacement au mouvement des femmes allemandes.

Finissons donc par une proposition: ne pourraient-elles pas commencer leur prière quotidienne en remerciant Dieu de les avoir faites femmes?!

Robert BECK, Tours

Christoph NONN, *Verbraucherprotest und Parteiensystem im wilhelminischen Deutschland*, Düsseldorf (Droste) 1996, 363 p. (Beiträge zur Geschichte des Parlamentarismus und der politischen Parteien, 107).

L'auteur part de l'idée (juste) que si les contradictions entre capital et travail ont été largement étudiées et mises en lumière, il n'en est pas de même de l'opposition entre consommateurs et producteurs et vendeurs de denrées agricoles qui est en partie aussi une opposition entre ville et campagne.

Le problème se pose à partir du retour de la montée des prix après 1900, c'est-à-dire à l'issue de 25 ans de déflation. L'auteur a voulu détecter les conséquences du renchérissement des denrées agricoles sur le développement du Reich dans sa dernière période. La recherche s'inscrit donc dans la problématique de l'évolution du régime au début du XX^e siècle. Il s'agit de nourrir un débat ancien à partir de cette nouvelle approche: l'opposition consommateurs-producteurs.

On notera un certain nombre de conclusions intéressantes sur les partis politiques. Pour l'auteur, sur le plan de l'électorat, le S.P.D. n'était ni un parti ouvrier, ni un parti du peuple au début du XX^e siècle. Il s'est développé alors en direction d'une représentation des consommateurs. Ce qui signifie que la base économique et sociale de son recrutement n'était pas épuisée comme on l'a soutenu. Sa croissance doit beaucoup à l'arrivée au parti des femmes. Le S.P.D. aurait aussi cessé, avant 1914, d'être un parti de protestation en attente de la Révolution pour devenir un parti de consommateurs dressé contre la vie chère et pas seulement voué au combat pour les thèmes traditionnels.

Christoph Nonn montre aussi l'impact de la montée de la prise de conscience des consommateurs sur la stratégie des autres partis. La montée des prix a placé les Nationaux-Libéraux dans une situation précaire car leur électorat se composait à la fois de consommateurs et de producteurs. Il en est de même pour le Zentrum au début du XX^e siècle. Ainsi ces deux partis n'osent pas répondre positivement aux exigences des consommateurs en matière de politique douanière, de peur de perdre leur clientèle agraire. Ils cherchent à compenser les consommateurs par des réformes acceptables aussi par les ruraux. Ainsi ils rompent avec la tradition des impôts sur la consommation pour opter en faveur de l'impôt sur la propriété: en 1905-1906, lors de la première poussée des prix, puis en 1913 après la seconde poussée, celle de 1910-1912. Par contre, il n'y a pas eu de rupture avec les consommateurs en 1909 au moment de la stagnation des prix, ce qui relativise la thèse généralement admise selon laquelle la réforme financière de 1909 constituait un changement crucial de la politique intérieure.